

« Liminaire »

Marc Chabot et François Leroux

*Horizons philosophiques*, vol. 6, n° 1, 1995, p. I-IV.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800987ar>

DOI: 10.7202/800987ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## Liminaire

Pourquoi lire, pourquoi écrire, sinon pour vivre davantage en notre demeure, malgré la peine qu'elle nous coûte d'être toujours entre, entre la lumière d'avant et la lumière à venir, suivant la trace encore inaccomplie de nos origines. (Origines)

Depuis bientôt vingt-cinq ans une intense passion d'écrire a conduit Annie Leclerc à nous livrer des œuvres marquées par la plus déchirante lucidité et la plus exigeante rigueur. Comment rendre compte de la force d'interpellation de cette écriture que l'auteur n'hésite pas à comparer à une folie ou à une maladie dont elle ne croit pas pouvoir guérir? On peut penser que le soin apporté, à chaque fois, à décrire «la venue à l'écriture», à expliciter la genèse même des œuvres qu'elle nous dédie, n'y est pas étranger. Mais l'importance pour l'écriture du récit de soi, parce qu'il n'est pas simplement autobiographique, ne peut contenir toute l'explication.

Les mots d'Annie Leclerc traduisent, en effet, le travail d'une pensée affrontant une tradition de fausse universalité dont s'est réclamée depuis longtemps la langue des hommes. Pour s'arracher à toute une histoire de la philosophie, pour questionner et redéfinir les rapports jusqu'ici admis entre les hommes et les femmes, comme pour s'acquitter du devoir de mémoire que l'expérience contemporaine du Mal impose, Annie Leclerc a confié à l'écriture le soin de renouveler notre langage et de nous indiquer la direction de l'origine. Bien au-delà du miroitement narcissique ou du ressentiment nostalgique, ce périple sur le chemin des origines circonscrit d'autres enjeux.

Pour arriver à les délimiter, ce numéro propose d'abord de faire place à la parole et à l'écriture même d'Annie Leclerc. C'est ainsi que le lecteur pourra, en premier lieu, prendre connaissance d'un *Entretien* qu'elle a accordé à Monique Durand pour *Horizons philosophiques*. Elle y situe sa réflexion en rapport avec les forces qui nourrissent le désir de penser et d'écrire, comme celles faisant obstacle à l'engagement intense exigé par tout

parcours sur les chemins de vérité. Ce partage lui permet d'inscrire à nouveau la question des rapports hommes-femmes en indiquant comment celle-ci marque l'interrogation sur le sens, l'identité et la différence, comment elle enjoint à mettre en œuvre une façon autre de philosopher. Une Lettre de Monique Durand conclut cet entretien.

Au cours de celui-ci, Annie Leclerc affirme : « Il faut apprendre, admettre, consentir à la mort, à l'impuissance, au fragmentaire. C'est ça le chemin. » Rien n'illustrera mieux, en un sens, quelques-unes des significations évoquées par une telle formule que ces *Fragments d'écriture* inédits qu'elle nous a confiés pour ce numéro. Le chemin de pensée que trace Annie Leclerc, on le verra, ne peut ainsi qu'être un chemin partagé, en toute amitié. Dans la *Lettre* qu'elle nous écrit en prolongement de ses *Fragments*, elle nous précise qu'à ses yeux, la philosophie est ce geste qui « toujours s'adresse à l'autre dans le rebondissement amical de la pensée qui déchiffre au-delà » et qui nous fait « aimer en chaque petit signe que nous recevons du monde en quelque obscure émotion la promesse irrésistible du sens ». Ce « pacte d'amitié toujours à venir » — parce que l'amitié acquise une fois pour toutes signifierait l'accord final, la fin de l'entretien amical — convie à se tourner vers ce qui « nous hèle du plus lointain à travers le plus proche, à voix basse mais pressante, tendre mais mystérieuse... » Peut alors s'ouvrir, on le verra, une réflexion « sur ce qu'il en est du féminin et du masculin dans cette quête commune de penser. »

Le chemin de pensée, qu'on peut certes appeler un chemin de vérité, est donc essentiellement le lieu d'expression du lien d'amitié. « L'ami rebondit et m'incite à rebondir... » écrivait Annie Leclerc. C'est ainsi que dans son texte *Remonter l'absence*, Madeleine Gagnon prend le risque d'un saut « au-delà de l'indiscrétion » pour évoquer l'amitié qui la lie à Annie Leclerc, « personne et livres indissociables ». Elle nous propose de « toucher cette zone fragile de l'entre-l'autre-et-vous » en retraçant, à travers les différents livres de la philosophe, ce que cette

dernière désigne dans sa lettre comme «la vie elle-même en travail obstiné à se dire». Madeleine Gagnon nous livre l'image d'une œuvre réservant au lecteur nombre de «sentiers de dérouté», où la quête de la vérité ne se sépare pas du travail de la lettre, où l'écriture ne saurait «se dérober à la fiction».

On ne se surprendra pas alors de lire sous la plume d'Hélène Cixous : «Je l'ai toujours su, depuis si longtemps que je la connais, mon amie Annie vit au pays des merveilles.» *Lettre élue* est consacré à *Clé*, ce «tout petit livre infiniment puissant» où Annie Leclerc propose une méditation singulière sur l'enfance, sur ce monde aux résonnances mythiques marqué par les scènes familiales et par l'action des forces de la vie et de la mort. «Écrire c'est entendre les mots de passe» nous dit Hélène Cixous; et en ce sens, *Clé* est un «livre-clé», le récit en quelque sorte d'une «histoire agonique et mystérieuse» où se révèlent certains arcanes du Vivre et de l'Écrire.

Qu'une démarche philosophique scellée par l'amitié soit appelée à renforcer ce lien originare qui la rapproche depuis toujours de la poésie et de la fiction, c'est là une exigence que Marc Chabot et Sylvie Chaput aperçoivent à leur tour au cœur même de la réflexion consignée par Annie Leclerc dans *Hommes et femmes*. C'est ainsi, du moins, qu'ils proposent dans *La variété et le manque* de relire aujourd'hui cet essai de 1984 au fil d'une écriture en alternance refusant, toutefois, les identités séparées et les généralisations qui campent les différences comme des oppositions irréductibles. «Poétiser, philosopher, humaniser. C'est toujours la même écriture au sujet de ce qui manque.» Or ce défaut est peut-être celui d'une «parole habitée, d'une parole qui ne manque pas à son engagement.» Telle serait la tâche du philosophe : être «porte-parole de la variété», procéder au «mélange des identités», plus précisément «faire voir l'identité sans jamais s'y fixer» en évitant de gommer «différence» et «variété», cette dernière «rendant possible des paroles multiples et ouvertes.»

Avec *Clé d'un genre?*, France Bastoen nous décrit un

parcours en spirale où elle se trouve «sans cesse renvoyée au texte *Clé*, mais également propulsée vers les autres textes de l'auteur, ainsi que vers des problématiques théoriques telles que l'écriture féminine, la lecture, les genres littéraires, la signature...» Soucieuse de remarquer comment l'écriture, pour Annie Leclerc, est cette opération «où se produit la naissance du moi, donné, livré, offert et trahi dans l'œuvre», elle s'emploie à montrer que «Le traitement particulier de la signature et de la lecture, l'importance des *corps engagés*, provoquent le débordement de l'autobiographie et sa propre contamination.»

Ce motif de l'«engagement, François Leroux en analyse l'intervention dans la méditation consacrée par Annie Leclerc au problème du Mal et de la violence. *Le don des larmes* propose une réflexion sur le nihilisme inspirée des *Exercices de mémoire*. On y trouve un questionnement où le problème de la mort de Dieu est rapportée à l'histoire même de l'Occident comme à ce désastre qu'a connu notre siècle avec le génocide perpétré par les nazis. Il s'agit alors de penser le politique en s'avancant sur les chemins de la plus brutale des désillusions, là où la question du lien social se pose avec toute la force de cet absolu que désigne le nom d'Auschwitz. Mise au défi d'élaborer le langage qui pourrait commencer à s'approcher de cet absolu, la philosophie affronte le phénomène de la croyance et de l'idéologie comme celui de l'histoire, c'est-à-dire de la mémoire de l'événement historique et de son oubli.

Deux *Notes de lecture* s'ajoutent à ces articles à titre d'invitation à relire ou à parcourir une œuvre dont il fallait redire l'immense intérêt. Ilhame El Himdy nous parle de *Parole de femme*, ce livre qui nous fit entendre une voix née du corps, cette langue d'Eros appliquée à se démarquer de la langue du Maître ayant si longtemps prévalu. Marie-Pierre Maybon a souhaité nous convier à lire *Le Mal de mère*, ces quatre nouvelles placées sous la figure emblématique de la folie d'amour.

Marc Chabot  
François Leroux